

À Kampong Speu, la pluie se fait prier

Malgré quelques averses à la fin du mois d'août, plusieurs villages manquent d'eau pour faire pousser leur riz. Les récoltes sont loin d'être assurées, au grand dam des habitants.

Elle fait tour à tour la moue, tripote nerveusement ses mains, avant d'essuyer quelques larmes sur son visage à l'aide de son krama. Pas de sourire, habituelle façade protectrice, pour Ko Rim, une paysanne d'un village de la commune de Nitean, dans la province de Kampong Speu. Cette quinquagénaire, « la plus pauvre du village » comme elle l'affirme, maugrée contre ces nuages « qui ne veulent pas venir déverser leur eau sur ses terres ». Comme plus de 1 600 familles de la commune, Ko Rim est confrontée à la sécheresse depuis le début de la saison des pluies. « Sans eau, pas de riz, et donc pas d'argent », constate amèrement cette veuve, mère de huit enfants.

À deux pas de chez elle, la vue des rizières, parsemées de pousses vertes, s'avère trompeuse. « Tous ces plants datent du mois de juin ; ils sont presque tous en train de mourir », déplore Lay Sokha, le chef du village. Partout sèche et craquelée, la terre apparaît incultivable. Pourtant, plusieurs dizaines de paysans s'affairent sur leurs parcelles depuis l'aube. Les quelques averses qui sont tombées dans la région à la mi-août leur ont redonné espoir. Ou plutôt « une dernière chance de récolter quelque chose si la pluie est au rendez-vous », lance Meas Dok, le chef de la commune, sans trop y croire.

« Ici, nous dépendons exclusivement de l'eau de pluie, continue-t-il. Nous n'avons toujours pas de système d'irrigation pour acheminer l'eau du canal voisin. » Situé à seulement 3 kilomètres de là, celui-ci pourrait, à terme, permettre d'inonder les rizières du village grâce à la construction d'un canal secondaire. « Le gouvernement étudie le projet depuis deux ans, en partenariat avec l'antenne locale de l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture, explique le chef du village. Mais il ne sera validé que dans trois ans, dans le meilleur des cas... »

Pas sûr que les habitants de Ni-



Malgré une terre totalement sèche, les paysans de la commune de Nitean s'affairent dans leurs rizières, misant sur des averses courant septembre.

tean tiennent jusque-là. Les attaques d'insectes en 2007, puis la sécheresse en 2008 et 2009 ont réduit leur labour à néant. « Depuis longtemps, les rizières ne font plus vivre les familles, lâche le chef de la commune. Du coup, les habitants se débrouillent comme ils peuvent pour trouver d'autres sources de revenus. » Comme Phim Nhil, qui travaille au gré des besoins dans les champs des environs, pour 10 000 riels par jour. Propriétaire d'une parcelle d'un demi-hectare, ce paysan de 50 ans doit déboursier 25 dollars par mois pour acheter du riz, après avoir épuisé ses réserves. Mais ces « petits boulots » ne suffisent pas toujours à nourrir sa femme et ses trois enfants. « Certains jours, nous ne mangeons pas », avoue-t-il, regrettant l'époque où il pouvait récolter jusqu'à quarante « paniers » de riz par an (environ 1,2 tonne), contre

« 14 paniers seulement » ces dernières années.

Pour subvenir à leurs besoins, la plupart des villageois recourent à l'emprunt. Ko Rim ne fait pas exception, et a dû s'endetter à hauteur de 3 millions de riels (près de 715 dollars) pour acheter de la nourriture. Dans la foulée, elle a aussi vendu une partie de sa parcelle, qui ne fait plus que 30 ares. Pour tenter de remettre les finances de la famille à flot, deux de ses filles sont parties travailler à Phnom Penh l'an passé, dans des usines textile. Mais celles-ci sont tombées malades à plusieurs reprises. « Non seulement elles ne pouvaient plus travailler, mais en plus, j'ai dû avancer de l'argent pour acheter des médicaments », explique-t-elle.

Projet de canal

Au fait de la situation, plusieurs ONG et organisations internationales viennent en aide aux paysans de la région. Le Programme alimentaire mondial (PAM) y propose notamment son aide « Nourriture contre travail ». En échange de leur main-d'œuvre pour construire des infrastructures communautaires, comme des routes ou des ponts, les paysans reçoivent directement des rations de vivres. S'il salue l'initiative, Lay Sokha, le chef du village, s'agace toutefois de « cette logique d'assistantat ». « Si nous avions de l'eau, nous pourrions nous débrouiller tout seuls, en revendant nos excédents au marché pour acheter d'au-

tres produits », lance-t-il, en espérant que le projet de canal aboutira un jour.

« Sauver les récoltes »

Kampong Speu n'est pas la seule province souffrant du manque chronique d'eau. D'après le Centre d'étude sur le développement agricole du Cambodge (Cedac), plusieurs centaines de villages à Kampong Speu, Takéo ou encore Kampong Chhnang sont concernés.

Mais pour l'heure, le gouvernement reste optimiste. « Il est encore trop tôt pour parler de sécheresse », estime Kith Seng, sous-secrétaire d'État au ministère de l'Agriculture, qui affirme ne pas savoir quelles sont les régions en difficulté. À l'en croire, le vent tourne. Il en veut pour preuve « les averses

qui sont tombées au mois d'août ». De même, Yang Saing Koma, président du Centre d'étude sur le développement agricole du Cambodge juge « que l'on dispose encore d'un bon mois pour sauver les récoltes ».

Cependant, les paysans de Nitean ne sont pas de cet avis. « Au mieux », les récoltes de riz équivaldront à environ la moitié de celles qu'ils espéraient s'il y avait eu une « vraie » saison des pluies, souligne Lay Sokha, le chef du village. « Même si nous utilisons de nouveaux plants, qui arrivent à maturité en trois mois [contre six mois auparavant, ndlr], on ne rattrape jamais complètement une mauvaise saison », achève-t-il.

Kang Kallyann et Pierre Manière



Veuve et mère de huit enfants, Ko Rim a dû s'endetter pour acheter du riz.

Bientôt une flambée de l'or blanc ?

Fin août, le kilo de riz se négociait à 2 600 riels, contre 2 500 à la même période l'an passé, d'après les chiffres de l'Institut d'économie du Cambodge. En cas de mauvaises récoltes, celui-ci devrait mécaniquement augmenter, voire flamber, ravivant le spectre des émeutes de la faim de 2008, lorsque son cours avait bondi de 40% par rapport à l'année précédente. Toujours concernant l'offre, la sécheresse qui sévit en

Thaïlande et au Pakistan – qui représentent à eux deux 43% des exportations mondiales –, fait également planer une menace sur les prix. Pour contrer (ou limiter) une éventuelle hausse, le gouvernement dispose toutefois de stocks stratégiques, mais n'a pas souhaité nous en communiquer la quantité. Pour rappel, le pays avait produit près de 7,6 millions de tonnes de riz en 2009.

K.K. et P.M.